

le magazine du campus ● de l'UNIL | le savoir vivant |

l'uniscrope

RENCONTRE

Portrait de Jérôme Meizoz (p. 6)

SAVOIRS

Les champignons au service de l'agriculture (p. 12)

INTERVIEW DU MOIS

Virginie Faivre parle des Jeux olympiques de la jeunesse d'hiver Lausanne 2020 (p. 16)

Faire germer l'esprit de la Silicon Valley

Grace Lokako figure parmi les trois lauréates de l'UNIL qui ont pu s'immerger dans l'écosystème californien dans le cadre d'une semaine organisée par la Banque Cantonale Vaudoise. (p. 4)

2 Espresso

Image du mois

RECORD D'INSCRIPTIONS

Le nombre d'immatriculations à l'UNIL est en croissance continue. Quelque 4000 nouveaux arrivants étaient sur le campus pour la rentrée de septembre, ce qui porte le total d'étudiants à 15'600. Les effectifs ont augmenté de 200 étudiants par rapport à la rentrée précédente et de 34% sur dix ans. Les trois facultés qui accueillent le plus grand nombre d'étudiants sont la Faculté de biologie et de médecine (FBM), la Faculté des hautes études commerciales (HEC) et la Faculté des sciences sociales et politiques (SSP).



F. Ducrest © UNIL

Entendu sur le campus

«Une journée sans tarte aux myrtilles, c'est une journée ratée, mec!»

Sagesse gustative du jour, entendue à une table du Géopolis.



RETROUVEZ-NOUS SUR INSTAGRAM

www.instagram.com/unilch



F. Ducrest © UNIL

Campus durable

PAINS AU LEVAIN ARTISANAUX, FROMAGES DE CHÈVRE, LÉGUMES BIO...

Chaque mardi de 15h à 18h, trois producteurs vaudois se réunissent devant La Grange de Dorigny pour vous proposer leurs produits à l'occasion du **marché «La Charrette»**, organisé par le Laboratoire de modes de vie durables et alternatifs. Cet événement a été mis en place dans le but de promouvoir une consommation raisonnable, saine et en vente directe sur le campus. Agriculture locale et biologique garantie! Plus d'infos sur unil.ch/durable.



Édito

de Francine Zambano
rédactrice en cheffe

Chouette sujet en ouverture de ce nouveau numéro de *l'uniscope*: notre rédactrice a relevé les témoignages étonnants de trois étudiantes HEC qui se sont immergées pendant une semaine dans la Silicon Valley.

Suit une *Rencontre* tout aussi passionnante avec Jérôme Meizoz, professeur de littérature française, qui évoque son livre, *Absolument modernes!*, soit treize chroniques satiriques qui retracent le *boom* de la modernité dans les années 70 et 80.

De son côté, l'association estudiantine M.E.T.I.S. se bat pour une meilleure prise en charge médicale des populations vulnérables et offre aussi des conférences ouvertes à tous et gratuites.

Changement de registre avec un article consacré à l'artiste romande Eugénie Rebetz,

qui est depuis un an en résidence à La Grange de Dorigny, où elle adore jouer.

Place à la recherche ensuite. Des scientifiques de l'UNIL et d'une université colombienne utilisent des champignons pour augmenter la productivité du manioc en Amérique du Sud et en Afrique de l'Est. Le doctorant Cédric Cramatte, lui, consacre sa thèse aux fibules cruciformes qui fixaient jadis le manteau des personnes d'importance dans l'Empire romain. Recherche toujours avec les explications de Martino Maggetti et Ioannis Papadopoulos sur un projet pilote

Petite astuce



F. Ducrest © UNIL

LE KIOSQUE SITUÉ À L'AMPHIPÔLE a rouvert ses portes depuis la rentrée. Il a fait peau neuve, avec une partie papeterie et une partie kiosk, le tout géré par l'entreprise lausannoise Kramer Krieg, spécialisée en fournitures de bureau. Stylos, calculatrices, sacs à dos, classeurs, produits d'hygiène et autres cadenas sont à disposition pour passer un semestre d'automne dans les meilleures conditions. Friandises et chocolats comblent les

petits creux, tandis que des boissons fraîches étanchent les soifs les plus fortes. Votre marque de stylo préférée ne figure pas sur les étals? Vous pouvez passer commande puis venir chercher votre article quelques jours plus tard au kiosk.

Ouvert du lundi au vendredi, de 8h à 11h, de 11h30 à 14h puis de 14h30 à 17h.

Contact: unil@kramerkrieg.ch.

Les uns et les autres

Le professeur ordinaire à la Faculté de droit, des sciences criminelles et d'administration publique **Yves Emery**, et le professeur associé à la Faculté des sciences sociales et politiques **David Giauque** ont obtenu un financement du Fond national suisse de quelque 350'000 francs pour un projet qui débutera cet automne. La recherche visera notamment à déterminer l'impact des nouvelles manières de travailler au sein des organisations, à la fois sur la performance et le bien-être des travailleuses et des travailleurs. Présentation du projet sur unil.ch/idheap.



© A. Herzog

H. Siegenthaler ©UNIL

en Sciences sociales et politiques financé par l'Union européenne à hauteur de trois millions.

L'interview du mois? Elle est consacrée à Virginie Faivre, présidente du comité d'organisation des Jeux olympiques de la jeunesse d'hiver Lausanne 2020, dont l'UNIL est partenaire institutionnelle. Enfin Adriano Barenco, à la tête du Centre informatique de l'UNIL depuis janvier 2019, explique les tenants et les aboutissants d'une nouvelle Division calcul et soutien à la recherche (DCSR) mise sur pied pour les chercheurs de l'Université.

Lu dans la presse

«*Qui laisse une effraie sortir vivante de la maison perdra un proche... Qu'une femme enceinte voie une effraie sans la tuer et son bébé mourra... Chaque pays avait sa légende, aussi noire que stupide.*»

Alexandre Roulin, dans un article dans *Le Monde* intitulé «La peur blanche de la chouette effraie».

Le chiffre

5243 échantillons, couvrant tout le canton, ont été reçus par nos chercheurs dans le cadre de l'Opération fourmis. Un vif succès!

Terra academica

Professeur à la Faculté des lettres, Daniel Maggetti est un magicien qui fait voir les morts dans son nouveau récit situé au fin fond du Tessin. Une femme obscure, c'est sa propre grand-mère, Melania, dont il tente de retrouver l'enfance, la jeunesse et le temps de son confinement spectaculaire dans le veuvage et l'étalage religieux. L'auteur joue sur la connaissance qu'il a de cette vie minuscule dans sa globalité et la toute petite échelle des jours, où il nous donne accès aux pensées supposées de cette femme, à ses va-et-vient et aux tracasseries quotidiennes qu'il repère sur de vieilles photographies, des papiers, des ruelles et des maisons encore debout. Melania apparaît comme une survivante sans empathie envers les femmes de son entourage, les vouant même à la malédiction. Dans un Tessin pauvre où la maladie, le handicap et la mort frappent cruellement femmes et hommes encore jeunes, enfants en bas âge aussi, elle tente par ses maigres moyens de contrôler sa vie. La dernière page est sublime. Mais elle se mérite et doit être lue dans la continuité de ce bref et fulgurant récit.



ZOE

BRÈVES



CYCLE DE RENCONTRES

Vos études touchent à leur fin? Elles sont terminées? Vous cherchez un premier emploi ou un nouveau défi professionnel? Pour vous permettre de vous informer aisément sur le marché de l'emploi, le Bureau des alumni et le Service d'orientation et carrières de l'UNIL organisent «Horizon carrière», un cycle de rencontres destiné aux alumni et aux étudiants. Rendez-vous le 16 octobre avec l'Hospice général et le 20 novembre avec l'Administration fédérale. Détails et inscription sur www.unil.ch/alumnil.

UNE QUESTION DE CHOIX

Ne manquez pas les premières conférences publiques dédiées aux mécanismes de la **prise de décision** organisées par le programme (Sciences)! 

Le 16 octobre, le maître d'enseignement et de recherche Koorosh Massoudi et le professeur associé Jonas Masdonati, du Centre de recherche en psychologie du conseil et de l'orientation, s'interrogeront sur l'indécision et la prise de décision en contexte professionnel. Le 23 octobre, Pierre-Yves Brandt, professeur ordinaire à l'Institut de sciences sociales des religions, questionnera la nature de l'initiative dans le cadre d'une conversion.

Les mercredis du 16 octobre au 20 novembre 2019 de 17h15 à 18h45, Amphimax, salle 414

Programme complet sur unil.ch/sciencesaucarre.

DIX ANS, ÇA SE FÊTE!

L'Institut des sciences sociales (ISS) souffle sa dixième bougie à la **cafétéria du Géopolis, le vendredi 11 octobre, dès 16h**. Chercheurs, étudiants et invités rattachés à l'ISS proposeront de partir à la découverte des enjeux actuels de notre société. Au programme: des conférences, des présentations de recherches menées par de jeunes chercheuses et chercheurs, une performance de danse, la remise des prix du concours Instagram #ÇaNousRegarde et un concert du Big Band de Dorigny. Les festivités se poursuivront en novembre avec une **rencontre sociologique tous les mardis, de 14h à 16h**. Diverses thématiques seront abordées.

De retour de la Silicon Valley

Des étudiantes de l'UNIL ont goûté durant une semaine au climat stimulant de la Californie dans le cadre d'un événement organisé par la Banque Cantonale Vaudoise. De retour à Lausanne, elles nous font part de leur expérience.

Lysiane Christen

« Je pensais naïvement que nous verrions les entreprises s'aligner. Mais pas du tout, nous roulions parfois 30 minutes pour aller de l'une à l'autre ! » sourit Angélique Cornet, en Master de management à la Faculté des hautes études commerciales. Gonflée à bloc mais encore en *jet lag* depuis son retour de San Francisco, elle figure parmi les dix étudiants – dont trois de l'UNIL – qui ont pu participer au Silicon Valley Startup Camp. Une immersion d'une semaine dans l'écosystème californien, organisée en août par la Banque Cantonale Vaudoise, en partenariat avec l'UNIL, l'EPFL, l'ensemble des hautes écoles du canton de Vaud, la Chambre vaudoise du commerce et de l'industrie ainsi que l'association Genilem.

Sélectionnés sur concours puis encadrés sur place par swissnex San Francisco, le consulat scientifique suisse, les lauréats ont suivi un programme chargé : visites d'entreprises et d'universités, ateliers, conférences, rencontres avec des capital-risqueurs ou des entrepreneurs comme Bracken Darrell, directeur général de Logitech, et soirées de réseautage. « Les gens étaient très ouverts et les cartes de visite volaient. Des jeunes start-ups aux mastodontes comme Apple, nous avons vu chaque stade de développement. C'était génial de découvrir ces entreprises de l'intérieur », raconte Angélique Cornet. Et de poursuivre : « Tout était pensé pour nous plonger dans l'effervescence de la Silicon Valley. Même les repas de midi ! » lance-t-elle au souvenir d'un restaurant servant des burgers préparés par un robot.

Le fun au travail

L'un des points forts de la semaine : la visite du village de Facebook. Une sorte de « parc d'attractions », selon Anne-Lise Déquenne, en Master de systèmes d'information à la Faculté des hautes études commerciales, qui a également fait partie du voyage. « De l'extérieur, nous voyions de vieux bâtiments de deux

étages. Nous nous sommes dit : « Mince, c'est ça ? » Et puis, après avoir passé des contrôles de sécurité, nous sommes arrivés dans une immense cour où se tenait le fameux « campus » inspiré de Disneyland. Vendeurs de glace, salle de jeux vidéo, nourriture gratuite, laveries, magasins, dont l'un, surnommé le *swag shop* propose des T-shirts au logo de l'entreprise... Tout semblait fait pour maximiser le confort des collaborateurs et les maintenir le plus longtemps possible dans cette bulle », relève-t-elle. Un modèle à suivre ? « La question est ouverte, répond Angélique Cornet, qui s'intéresse de près à la problématique du bien-être au travail. En tout cas, les employés que nous avons rencontrés semblaient s'y plaire. »

L'échec, composante du succès

Fraîchement rentrée d'un séjour à Shenzhen, la « Silicon Valley chinoise », avant de s'envoler pour San Francisco, Anne-Lise Déquenne a pu observer lors de ces deux expériences une tendance à dédramatiser l'échec. « Les récits des parcours et des épreuves que nous avons entendus lors de rencontres avec des entrepreneurs encouragent à se lancer », relate-t-elle. Avant de commencer son master, cette étudiante avait déjà créé une entreprise avant de l'abandonner. Elle n'en a pas perdu son dynamisme. « À San Francisco, on dit que l'on ne réussit jamais avec sa première start-up ! » Selon Angélique Cornet, cet état d'esprit devrait servir d'exemple en Suisse, où l'entrepreneuriat est plus traditionnel et la spontanéité « trop retenue par la peur du risque ».

Autre épisode qui a marqué les étudiants, notamment Grace Lokako, en Master de management et également lauréate de l'UNIL, une visite de l'Université de Stanford, celle qui a formé les fondateurs de Google, celui de LinkedIn, Yahoo! ou encore Instagram. « Nous avons vu le campus de l'école de design où nous guidaient deux étudiantes qui ont ensuite animé un workshop de *design thinking*, une méthode de création enseignée à Stanford », explique-t-elle. Dans les bâtiments,

les murs regorgeaient de textes inscrits sur des feuilles et des Post-it, de collages et d'œuvres spontanées. Dans les couloirs, les matériaux étaient à disposition pour que chacun puisse bricoler et réaliser les idées qui lui passaient par la tête. Cela ressemblait vraiment à un grand atelier. Je sentais que ça poussait à l'innovation. »

Maîtriser son pitch

Dès le premier jour, l'équipe a pris part à une soirée de réseautage ouverte au public, où chacun pouvait présenter son projet, écouter les prestations des autres et poser des questions. « Quand un Américain parle de son idée, il va montrer qu'il y croit à fond, même si celle-ci n'est pas au point, car les gens aiment en avoir plein les yeux », constate Grace Lokako. « Une réalité qui contraste avec la culture suisse, où l'on valorise plutôt l'honnêteté », note Angélique Cornet. Il faudrait pourtant travailler notre éloquence car nous avons des innovations géniales, mais nous ne savons pas les vendre. »

Venus avec une idée de projet, les étudiants ont été ainsi initiés, lors de workshops, à l'art du pitch. Un exercice répandu dans le milieu des start-ups, qui consiste à présenter sa démarche rapidement de façon à maximiser les chances de convaincre un partenaire ou un investisseur potentiel.

« Là-bas, les entrepreneurs n'hésitent pas à « pitcher » dans le métro, dans un ascenseur, dès qu'ils discutent avec quelqu'un, car plus on parle de son idée, plus on développe de contacts permettant de la concrétiser », explique Grace Lokako. Surprise de constater à quel point l'on « s'entraide et partage volontiers un contact ou un feedback », elle avoue s'être attendue à une ambiance beaucoup plus compétitive. « Bien sûr, le risque de se faire voler son projet est toujours là mais peu importe, ce qui fait la différence, c'est la personne qui agit pour parvenir à le réaliser. »

Épreuve finale

Peu habitués à cet exercice oral, les étudiants ont bénéficié des conseils d'une spécialiste

« Là-bas, les gens aiment en avoir plein les yeux. »



Grace Lokako (à gauche) et Angélique Cornet figurent parmi les trois étudiantes de l'UNIL qui ont participé au Silicon Valley Startup Camp. Félix Imhof © UNIL

de la communication verbale et corporelle et ont pris confiance. Au terme de la semaine, ils étaient prêts à affronter l'épreuve finale : une compétition de pitches notée par un jury. « Les projets que nous présentions étaient encore au stade de l'idée, ce qui rendait l'exercice difficile. Nous avons beaucoup appris ! » assure Anne-Lise Déquenne, qui s'était associée avec un étudiant de l'EPFL pour présenter un projet lié à l'influence du microbiome – l'ensemble des bactéries présentes chez un individu – sur la santé.

Aujourd'hui, les trois étudiantes de l'UNIL souhaitent retourner prochainement dans la Silicon Valley et gardent à l'esprit les idées travaillées durant la semaine. Attirée désormais par le domaine médical, Anne-Lise Déquenne rêve de créer une nouvelle société et s'intéresse aussi de près aux laboratoires d'innovation, ces espaces permettant à chacun de proposer de nouvelles idées. De son

côté Angélique Cornet se laisse le temps de s'enrichir de futures expériences pour mieux cerner ce qui pourrait optimiser les processus de recrutement et améliorer le bien-être des employés. Quant à Grace Lokako, elle réfléchit au développement d'une application. « J'ai reçu de nombreux commentaires positifs lors de ce camp. J'espère parvenir à me lancer rapidement car c'est maintenant que j'ai la niaque, pas dans 30 ans ! »

Insuffler l'esprit d'entreprise

Le Silicon Valley Startup Camp a été initié en 2013 par la BCV à la suite d'un constat fait à l'époque selon lequel les jeunes diplômés aspiraient davantage à trouver un poste salarié dans les entreprises déjà existantes qu'à créer la leur. Cette immersion d'une semaine dans l'écosystème californien est offerte chaque année à dix étudiants vaudois sélectionnés par un jury composé de représentants des

partenaires. L'opération a pour vocation de faire germer chez eux l'envie d'entreprendre.

Nouveauté cette année, les Vaudois ont été rejoints sur place par cinq étudiants issus de la Haute École de Saint-Gall porteurs de projets déjà concrétisés. « Ces rencontres avec des étudiants à peine plus âgés ont montré aux participants que l'entrepreneuriat est une voie vraiment possible », note Marisa Scaramuzzino, conseillère en responsabilité sociale d'entreprise à la BCV et coorganisatrice du voyage.

 facebook.com/BCVsvsc

Le professeur de littérature française à l'UNIL a publié en septembre *Absolument modernes!*, une satire des Trente Glorieuses et de la croyance en une croissance infinie. Rencontre avec un auteur rebelle et discret à la fois.

Jérôme Meizoz, l'écriture sans concession

Noémie Matos

Le rendez-vous avec Jérôme Meizoz, écrivain, critique littéraire et professeur associé à la Faculté des lettres, débute par une chaleureuse poignée de main. La petite salle de l'Anthropole un peu impersonnelle dans laquelle nous nous installons (son bureau étant occupé) ne tarde pas à se remplir du riche univers de l'auteur, déployé dans son livre paru en septembre dernier, *Absolument modernes!* Treize chroniques satiriques retracent le boom de la modernité dans les années 70 et 80 dans son Valais natal et

en Suisse en général. Le romancier, au léger accent du Vieux-Pays, au sourire franc et à l'enthousiasme contagieux, raconte à travers le farfelu narrateur Jérôme Fracasse le culte de l'automobile, les hypermarchés qui donnent la nausée, les stations-villes poussant comme des champignons sur la montagne, en bref, la croissance enthousiaste et ses funestes conséquences sur la nature et l'humain.

Sensibilité écologique

Pour écrire *Absolument modernes!*, à l'instar de ses autres romans, Jérôme Meizoz a puisé

dans les souvenirs de son enfance à Vernayaz, village rural et industriel de la plaine du Rhône vers Martigny, auquel il reste aujourd'hui très attaché même s'il vit à Lausanne la semaine. Fils de mécanicien et cadet d'une fratrie de cinq enfants, à l'éducation traditionnelle et catholique, le petit garçon voit son monde bousculé, les abricotiers de sa mère rasés pour la nouvelle autoroute. « Mon enfance n'a rien de très singulier, je m'intéresse aux expériences communes pour comprendre ce qui nous façonne et les forces qui nous traversent », nuance l'enseignant, spécialiste notamment des textes de Charles Ferdinand Ramuz.



Le Valaisan Jérôme Meizoz est professeur associé à la section de français et écrivain. F. Imhof © UNIL

Les textes à la fois intimes et collectifs du Valaisan s'inscrivent dans le sillage de l'œuvre d'Annie Ernaux, l'une des écrivains qu'il apprécie le plus. « Elle observe très finement des milieux familiaux, des groupes sociaux, des lieux emblématiques comme les supermarchés pour restituer la couleur d'une époque », précise Jérôme Meizoz. Dans *Absolument modernes!*, les tranches de vie se mêlent à des extraits d'articles de presse, des tracts de militants écologistes, des slogans publicitaires... L'écrivain aime replacer le récit dans un contexte. Un goût pour les sciences humaines qu'il a développé après sa licence en lettres obtenue à l'UNIL en 1993, en étudiant à l'École des hautes études en sciences sociales de Paris, aux côtés du sociologue Pierre Bourdieu.

Pour *Absolument modernes!*, Jérôme Meizoz a choisi son père comme fil rouge. « En tant qu'ouvrier productiviste, il croyait au progrès, à la médecine toute-puissante, ne craignait pas le nucléaire et ne voyait pas de limites aux ressources environnementales. Je ne le juge pas, c'était ainsi à l'époque. » La mort de son père, il y a deux ans, a donné l'impulsion au romancier de dépeindre cette « génération du moderne » qui peu à peu s'en va, et de tenter de comprendre un rapport à l'environnement « complexe et douloureux dans

les pays industrialisés ». Il raconte que sa propre conscience des problèmes environnementaux lui est venue pendant ses études en lettres à l'UNIL, au fil de rencontres. « Avant cela, je ne voyais pas le problème et j'étais fasciné par les voitures de sport. » Il leur préfère aujourd'hui la petite reine. Dans les années 90, il s'engage dans un petit groupe de militants écologistes valaisans, Mandarine. « Ce n'était de loin pas facile de défendre ces idées à Sion à cette période », lâche-t-il.

Écrire contre le silence

Jérôme Meizoz se plonge volontiers dans l'Histoire, y compris dans celle de sa famille. Dans *Jours rouges* (2003), il raconte le parcours de son grand-père Paul, dont il a hérité l'esprit frondeur et, dès le plus jeune âge, une forte conscience des classes sociales. « Il travaillait la journée en tant que mécanicien de train puis animait des mouvements syndicaux et socialistes le soir. » L'aïeul faisait aussi partie d'un réseau de cheminots qui ont clandestinement envoyé des gens et des armes en Espagne lors de la guerre civile. « Contrairement à des centaines de jeunes Suisses, il n'est pas parti combattre, il avait trois enfants en bas âge. Cette partie de l'histoire helvétique a longtemps été occultée », rapporte l'écrivain. Jérôme Meizoz fait quant à lui partie du Collectif R de Lausanne, venant en aide aux réfugiés. « Quand on milite pour les droits des migrants ou la protection de la nature, on se met du côté de ceux qui subissent des préjudices et doivent se défendre. » Le sentiment d'injustice constitue pour lui un puissant moteur dans l'écriture, comme pour son roman politique *Haut Val des Loups* (2015). Il y raconte la tentative de meurtre en 1991 sur un jeune militant écologiste qu'il connaissait bien, membre de l'association Mandarine et secrétaire général de WWF Valais. L'affaire a débouché sur un non-lieu et les agresseurs courent toujours. Avec cet ouvrage, notre interlocuteur propose une alternative à l'épais silence de la justice. Il l'affirme volontiers : « Écrire, c'est aussi éviter que l'Histoire ne soit racontée que par les gagnants. »

Un prix national

Si Jérôme Meizoz s'interroge sur la violence et les inégalités, il se pose aussi des questions sur la rigidité des normes sociales, notamment sur la virilité, dans son roman d'initiation *Faire le garçon* (2017). Un récit constitué de deux pôles. Dans le premier, en partie autobiographique, il enquête sur l'apprentissage de la masculinité quand on est un garçon élevé par ses tantes depuis le décès de sa mère, dans un milieu traditionnel. Le second, fictionnel,

suit un jeune homme qui préfère vendre ses caresses à des femmes plutôt que travailler à l'usine. Grâce à cet opus à contre-courant, le romancier a été récompensé d'un Prix suisse de littérature en 2018. Une consécration qui récompense un travail d'écriture entamé depuis une vingtaine d'années, comptant plus de 20 ouvrages, essais scientifiques et récits fictionnels ou historiques : « Ce prix a eu des effets concrets, dont la traduction du livre en allemand. »

Le romancier travaille à temps partiel à l'UNIL, ce qui lui permet de consacrer de précieux moments à l'écriture. « Cela fait 32 ans que je suis ici, en comptant mes études et mon premier poste de maître-assistant en 2001, après avoir enseigné à l'Université de Zurich, entre autres, pendant cinq ans », sourit celui qui se définit comme un accro au lac Léman. Actuellement, il mène des recherches sur l'impact des valeurs commerciales sur la littérature. Il se penche sur la *peopolisation* des écrivains. « Je dis à moitié en riant qu'on demandera bientôt aux auteurs de se déshabiller pour vendre leurs livres », avance, un brin malicieux, l'écrivain et codirecteur du Centre de formation doctorale interdisciplinaire en lettres.

Inspirantes montagnes

À travers son enseignement de littérature française, le professeur aimerait que ses étudiants entretiennent « le plaisir de lire, même si on étudie parfois des textes très techniques ». Il consacre une petite partie des cours à la lecture à voix haute, « un très vieux bonheur ». Si notre interlocuteur se nourrit de mots d'autres auteurs ou d'historiens, de ses souvenirs, il puise aussi son inspiration dans ses songes, qui parsèment ses écrits. « J'ai l'habitude de noter directement mes rêves. Je les retravaille pour en faire ceux du narrateur. »

Ses yeux clairs se mettent à briller à l'évocation des montagnes qui peuplent également ses textes. L'écrivain pratique la randonnée à ski, la marche, l'alpinisme. « J'y vais quand je peux, été comme hiver. Une fois en haut, je ne veux plus redescendre, avoue-t-il. Marcher sur un haut glacier est l'une des expériences les plus incroyables qu'on puisse faire. » Dans ses livres, la montagne symbolise le refuge, le retour à la nature, « pour se nettoyer des soucis et se sentir vivant face aux éléments ». Jérôme Meizoz parvient à combiner deux passions : certains passages de livres lui viennent lorsqu'il marche vers les sommets...

Absolument modernes!
Éditions Zoé, 2019

BIO EXPRESS

- 1967** Naissance à Vernayaz (Valais) le 23 décembre
- 1987** Maturité au Collège de l'abbaye de Saint-Maurice en Valais
- 1993** Licence en lettres (UNIL)
- 1993-1994** Études à l'École des hautes études en sciences sociales de Paris, aux côtés du sociologue Pierre Bourdieu
- 1999** *Morts ou vifs*, premier écrit personnel, désigné « Livre de la Fondation Schiller suisse »
- 2000** Thèse primée par la Faculté des lettres à l'UNIL. Préfacée par le sociologue Pierre Bourdieu
- 2001** Maître-assistant à l'UNIL
- 2005** Collabore à l'édition des *Romans* de C.F. Ramuz (Bibliothèque de la Pléiade)
- 2014** Professeur associé à la section de français à l'UNIL

THÉÂTRE LA GRANGE DE DORIGNY

DU 26 OCTOBRE AU 2 NOVEMBRE 2019

SCHMÜRZ

D'après *Jean-Luc Lagarce*
et *Boris Vian*

Mise en scène *Gian Manuel Rau*

DU 7 AU 10 NOVEMBRE 2019

TABLEAU D'UNE EXÉCUTION

De *Howard Barker*

Mise en scène *Vincent Bonillo*

12 ET 19 NOVEMBRE 2019 À 19H

JEAN-LUC BIDEAU LIT COMÉNIUS

Lecture musicale

Mise en scène

Marcela Salivarova Bideau

VE 15 NOVEMBRE 2019
À 20H

LABO 6X15' N°5 Bruit !

HORAIRES

Lundi	relâche
Mardi	à 19 h
Mercredi	à 20 h
Jeudi	à 19 h
Vendredi	à 20 h
Samedi	à 18 h
Dimanche	à 17 h

RÉSERVATIONS

021 692 21 24

GRANGEDEDORIGNY.CH

ABO DE SAISON
« GRANDE FORM »
Plein 90 CHF
Réduit 70 CHF
Étudiant 30 CHF

TARIFS (paiement en
espèces uniquement)
Plein 20 CHF
Réduit 15 CHF
Étudiant 10 CHF

ACCÈS
Métro m1
> arrêt « UNIL-Mouline »
Parking payant sur place
Accès mobilité réduite



Image: © Ecol/Marie Rime - marierime.com - Graphisme: Unicom

PORTENRE PRESSE 24 heures
 LOTERIE ROMANDE
 ARS EN C
 Collège Kalla Créa 18
 Epicentre
 LIBRAIRIES BASTA !
 ARS EN C
 BELLEVAUX CINÉMATOGRAPHE
 LES CHES TEBBIT
 VIDY
 LE COURRIER

Unil
UNIL | Université de Lausanne

L'association estudiantine M.E.T.I.S. se bat pour une meilleure prise en charge médicale des populations vulnérables. Nous avons fait le point sur ses activités avec Maria Grazia Mansour et Clémentine Dubuis, étudiantes à l'UNIL.

La santé pour toutes et tous



Maria Grazia Mansour (à gauche), présidente de M.E.T.I.S., et Clémentine Dubuis, coresponsable de projet. F. Imhof © UNIL

Noémie Matos

« Imaginez que vous expliquez au personnel soignant que vous avez mal au ventre, mais personne ne vous comprend. Effectuer un entretien médical dans un tel contexte peut mener à tant de malentendus que parfois des personnes ne reviennent pas en consultation », lâche Maria Grazia Mansour, en Master de médecine à Lausanne et présidente du Mouvement des étudiants travaillant contre les inégalités d'accès à la santé (M.E.T.I.S.). L'association a été créée en 2010. Son comité exécutif est composé d'étudiantes et étudiants en médecine à l'UNIL et en soins infirmiers HES. Elle propose six projets locaux et internationaux pour sensibiliser le public à la question des populations vulnérables, ainsi qu'améliorer la prise en charge médicale de ces dernières. Par exemple via la mise à disposition d'un réseau de 70 traducteurs bénévoles pour les consultations cliniques.

M.E.T.I.S. offre aussi des conférences ouvertes à tous et gratuites, dans le cadre de son projet « Formation ». Le lundi 4 novembre à 18h au CHUV, il sera question de la prise en charge médicale des personnes autistes. Une soirée en collaboration avec l'association Autisme Suisse romande. Est invitée notamment la professeure Nadia Chabane, directrice du Centre cantonal de l'autisme au CHUV. Une personne atteinte de ce trouble mental témoignera de son quotidien. « Puis, des ateliers et des jeux de rôles permettront de se glisser dans la peau d'une personne autiste », complète Clémentine Dubuis, en Bachelor de médecine et coresponsable du projet avec une autre étudiante, Franzisca Haller.

Les individus touchés par ce trouble sont déstabilisés par le moindre changement et présentent, à des degrés divers, une sensibilité accrue au bruit, au toucher, à la lumière. « Certains d'entre eux ont vécu une mauvaise expérience aux urgences ou en salle d'attente.

Se rendre à l'hôpital devient une crainte énorme, alors ils restent chez eux au lieu de venir se faire soigner », rapporte Clémentine Dubuis, soulignant l'importance d'une prise en charge différenciée.

Dans le même but de sensibilisation, l'association M.E.T.I.S. travaille sur les problèmes de surdité en milieu hospitalier. « En Suisse, un peu moins d'un million de personnes sont malentendantes, dont 20'000 complètement sourdes. Aucun médecin en Suisse romande n'est bilingue en langue des signes française », déclare Maria Grazia Mansour. Le projet « Breaking the Silence » propose des cours aux soignants. « Les médecins assistants, qui ont suivi les premières leçons, possèdent dorénavant une base en langue des signes. »

L'association cherche également à favoriser l'intégration des jeunes migrants dans le marché du travail suisse, via le projet « Jeunes formation », constitué de cours de soutien et d'un encadrement. Le mouvement est aussi actif en Tanzanie, pour venir en aide aux enfants et aux jeunes atteints par le VIH, ainsi qu'en Équateur, dans le domaine de la prévention et du traitement de la tuberculose. Les actions internationales ainsi que la rémunération des professeurs de langue des signes grignotent la plus grande part du budget de l'association, financée par les cotisations des membres, des dons, l'Association des étudiantes en médecine de Lausanne, et ponctuellement la Faculté de biologie et de médecine ou encore la Fondation des sourds. Les membres de M.E.T.I.S. organisent ainsi des soirées de soutien et des *crowd-fundings*. L'association a vu ses efforts gratifiés en recevant le Prix d'encouragement 2019 de la Croix-Rouge, en juin dernier. « C'était un honneur de recevoir cette récompense, autant pour le côté symbolique que pour l'encouragement et le don financier, 5000 francs, que cela représente », sourit Maria Grazia Mansour.

Conférence : « L'accès des personnes autistes à la santé ».

Lundi 4 novembre 2019, à 18h, auditoire C. Olivier (CHUV). Prix libre. Apéritif de fin.

metislausanne.com
@metislausanne (Facebook et Instagram)

Les émotions à bras le corps

Depuis un an elle est en résidence à La Grange de Dorigny, où elle présentera son nouveau spectacle du 22 au 30 novembre 2019. Rencontre avec Eugénie Rebetez.

Nadine Richon

Son art, c'est le spectacle vivant, qu'elle pratique de sa façon bien à elle. Pas dans une troupe mais en solitaire jusqu'ici, après sa formation danse-études en Belgique, son Bachelor artistique aux Pays-Bas et ses collaborations avec le chorégraphe vénézuélien David Zambrano et le metteur en scène suisse Martin Zimmermann, devenu son compagnon et le père de leur enfant de trois ans. L'année 2019 marque un renouveau dans la vie professionnelle d'Eugénie Rebetez qui s'apprête, après une trilogie en solo, à présenter un quatrième spectacle en

trio avec Pascal Lopinat, compositeur et batteur jurassien dont elle loue les inventions musicales, qu'elle qualifie de punk, et avec Victor Poltier, un jeune comédien-danseur athlétique, formé à la Manufacture, où la chorégraphe enseigne depuis la création de la filière en danse contemporaine.

Chez Eugénie Rebetez c'est le corps qui parle. « Je me reconnais dans cette formule car je

Parler de soi d'une façon transformée par le jeu...

viens de la danse et c'est pour moi le plus évident d'utiliser mon corps pour m'exprimer. Mon langage est d'abord physique, mais il est aussi émotionnel, surréaliste, théâtral ou encore musical », esquisse-t-elle devant

un jus de carottes-gingembre dans un café lausannois. Chez elle, pas de dichotomie religieuse entre le spirituel et le physique puisqu'elle met en jeu ses bras, ses jambes, ses habituels pieds nus sur scène, sa voix qui chante joliment, mais aussi tout ce qui fait l'humain qui respire et qui vit, qui pense et se souvient, qui s'émeut et ressent, qui aime, s'interroge et s'inquiète...

Son potentiel comique

Aujourd'hui elle vit à Zurich avec sa petite famille, mais ça pourrait changer, ça va forcément changer puisque la chorégraphe possède un esprit voyageur qu'elle balade déjà sur plusieurs scènes suisses et européennes,



À 35 ans, Eugénie Rebetez invite deux partenaires artistiques pour explorer la vie de famille sur scène. F. Imhof © UNIL

qui lui ouvrent les bras par-delà les frontières linguistiques. Elle aime jouer à La Grange de Dorigny, qui lui rappelle la maison-ferme de son enfance jurassienne et dont l'ancrage universitaire lui plaît: « C'est un laboratoire où je me sens libre de rechercher et d'explorer de nouveaux territoires émotionnels et poétiques. » La chorégraphie chez elle acquiert une dimension théâtrale toujours teintée d'humour, proche par moments de la clownerie. Son compagnon Martin Zimmermann a longtemps été un complice privilégié de ses créations; metteur en scène et clown lui-même, il a très tôt encouragé Eugénie Rebetez à explorer son potentiel comique. « Aujourd'hui nous ne travaillons plus ensemble aussi étroitement qu'avant, mais nous échangeons beaucoup sur nos projets individuels », souligne-t-elle.

Dans son spectacle *Encore*, en 2013, elle se disait soucieuse de s'exprimer avec son corps... mais aussi d'ouvrir sa gueule. Qu'en est-il aujourd'hui? Que dit-elle en ajoutant à sa propre énergie celle de deux autres artistes embarqués avec elle dans *Nous trois* (2019), nouvelle création issue de sa résidence à La Grange de Dorigny? « Ma vie et mon art ne peuvent pas être dissociés mais j'ai appris avec l'expérience à prendre de la distance afin de pouvoir regarder mon travail de l'extérieur. Parler de soi sous une forme transformée par le jeu, je veux rester dans cette sincérité, cette quasi-transparence, mais pour continuer à développer mon travail j'avais besoin de me confronter à des partenaires. La prochaine étape, pour moi, sera de diriger plusieurs femmes en restant hors de la scène », explique-t-elle.

Son « coming out » de chorégraphe

En avril, elle a dirigé un atelier à La Grange, une expérience marquante avec des amateurs entre 20 et 65 ans. En juillet, à l'occasion de la Fête des Vignerons, elle a créé *Le défilé droit direct du Jura* pour une trentaine de danseuses et de musiciens de son canton d'origine. Cette extension du domaine d'Eugénie Rebetez, loin de lui faire perdre sa boussole, lui permet au contraire d'élargir son horizon artistique sans trahir en

ANTOINE JACCOUD, LES MOTS ET LES CHOSES

Antoine Jaccoud, également en résidence sur le campus durant la saison 2019-2020, rédigera une série de petites chroniques pour les bulletins de La Grange de Dorigny. La première est déjà écrite et elle évoque la rentrée estudiantine avec l'idée sinon du grand soir, du moins du « grand saut » dans une sorte d'âge adulte. L'auteur à l'affût des idées et des situations aime se promener sur le campus, cet « espace homogène qui rassemble tant d'activités, en plus il y a des moutons et des fleurs, sinon je n'ai pas vu beaucoup d'insectes dans la forêt de Dorigny. Est-ce à dire que la fin du monde commencera à l'Université? Ce n'est pas gentil pour les jeunes, qui s'inquiètent à juste titre de ces changements funestes », esquisse-t-il.

Écrivain et scénariste, Antoine Jaccoud est un fin observateur doublé d'un alchimiste: il capte le quotidien des personnes avec un regard décalé et, de cette platitude voilée d'illusions, il tire un spectacle à la fois cruel et humoristique. En ce moment, il s'intéresse à ce qui s'échange dans l'échangisme, des corps bruts embarqués dans une « procédure » à travers laquelle chacun tente de s'extirper un instant des contraintes du réel, mais aussi un flux de paroles car cette pratique « se pare de vertus », précise-t-il. « On va dire que cette forme d'infidélité est un test merveilleux de l'amour vrai, que c'est le plaisir de voir l'autre prendre du plaisir avec des tiers; quand la sexualité est une perspective de développement personnel, ça devient drôle, sinistre mais drôle. Comme le ciel est vide, on s'illusionne autrement, pour certains c'est l'échangisme, pour d'autres le marathon », ironise le satiriste.

Il a emprunté à Lacan le titre de cette pièce qui sera interprétée par quatre comédiens dans une mise en scène de Matthias Urban: **Le sexe, c'est dégoûtant**. L'esprit taquin d'Antoine Jaccoud se niche déjà dans ce paradoxe désabusé: évoquer le dégoût quand on propose de faire écouter les échanges entre personnes censées aimer et servir le sexe avec, comme le souligne l'auteur, « très peu de sauce autour ».

Rendez-vous en février 2020 pour cette création à laquelle nous sommes toutes et tous conviés car l'essentiel, bien sûr, c'est de participer.

rien son propre langage. Ce qu'elle appelle « mon *coming out* de chorégraphe et de metteuse en scène » aura été fait en 2019, à la faveur de cette résidence sur le campus de l'UNIL, offerte par les deux codirectrices de La Grange, Dominique Hauser et Marika Buffat, dont elle salue la bienveillance.

Le thème de *Nous trois* est le « noyau familial classique », père, mère, enfant. Il s'agit pour l'artiste d'explorer l'intensité et l'ambiguïté des relations qui se nouent entre des personnes liées à la vie à la mort, sans attribuer de rôle figé à chacun des trois comédiens: des objets de la vie quotidienne feront le lien entre les différentes figures engagées dans ces échanges tumultueux. « C'est un risque

d'aimer quelqu'un, le risque de décevoir ou d'être rejeté, d'aimer trop fort ou de ne plus aimer, le risque de perdre quelqu'un qu'on aime. Le risque est au cœur de mon travail en ce moment », conclut-elle. Bien sûr, c'est aussi au cœur de sa propre vie... et de la nôtre.

Nous trois

Du 22 au 30 novembre 2019

 unil.ch/grangededorigny

En Amérique du Sud et en Afrique de l'Est, des chercheurs de l'UNIL et d'une université colombienne ont augmenté la production de manioc, en plein champ. La capacité des sols à stocker le carbone pourrait aussi être améliorée. Le tout grâce à des champignons.

Agriculture, CO₂ : le pari des champignons

David Spring

La photo montre un champ de manioc situé à l'ouest du Kenya, non loin du lac Victoria. Au milieu de plantes aussi grandes que lui, le propriétaire du terrain manipule un appareil destiné à mesurer la lumière solaire qui baigne ses cultures. À son échelle, il participe à des recherches internationales menées également en Tanzanie voisine, en Colombie et à l'UNIL.

« Par le passé, ce fermier ne faisait pas pousser de manioc. Aujourd'hui, non seulement il a réussi une bonne récolte, mais il a aussi pu vendre les racines – que l'on consomme – sur le marché et écouler les pousses auprès de ses collègues. Ainsi, il a gagné de l'argent », commente Ian Sanders, directeur du Département d'écologie et évolution (DEE). Dans une région où les agriculteurs produisent pour leur consommation familiale, cette nouveauté constitue un résultat aussi positif qu'inattendu de l'expérience en cours.

En quoi consiste celle-ci ? « Nous utilisons des champignons pour augmenter la productivité du manioc », résume Ian Sanders. Pour y voir clair, il faut paradoxalement plonger sous terre, où se déroule la mycorhization. Il s'agit de l'association symbiotique entre des racines de plantes et des champignons. Les hyphes de ces derniers (des filaments ramifiés extrêmement fins) colonisent les racines et s'étendent dans le sol comme un réseau dense, augmentant ainsi la surface d'exploration de la plante.

De sa partenaire le champignon reçoit des sucres fabriqués grâce à la photosynthèse. En échange, il livre de l'eau et des nutriments tirés du sol, dont le phosphore qui contribue à une meilleure croissance de la plante. Cette association, dont les premières traces connues datent d'il y a 400 millions d'années, est répandue : dans un article scientifique qu'il cosigne,

Ian Sanders indique que 50'000 espèces fongiques jouent ce jeu avec 250'000 plantes.

Davantage de manioc

Le professeur s'intéresse depuis longtemps aux champignons mycorhiziens arbusculaires. En Colombie, dans le cadre d'un projet soutenu par le Fonds national suisse, « nous avons altéré le poids des racines de manioc récoltées d'un facteur trois, selon la souche de champignon choisie ». D'après la FAO, l'agriculture en produit en moyenne 12,8 tonnes par hectare, au niveau mondial. « Ce que j'apprécie vraiment dans nos recherches, c'est que nous

Les recherches sont menées en Colombie, au Kenya et en Tanzanie.

avons pu prouver, en plein champ, que nous avons un impact sur la production de nourriture », ajoute Alia Rodriguez, agronome et professeure à l'Universidad Nacional de Colombia (Bogotá). Son institution et l'UNIL sont partenaires depuis 2008.

C'est à dessein que Ian Sanders a utilisé le mot « altérer » pour parler de l'effet des champignons. En effet, selon les souches, la récolte de manioc peut être très supérieure à la moyenne... ou très inférieure ! Modestement, le professeur indique ne pas savoir exactement pourquoi les plantes réagissent de manière si différente : c'est justement l'enjeu des recherches.

Une partie des travaux des scientifiques consiste à vérifier si ces résultats peuvent être obtenus ailleurs, mais toujours dans des sols tropicaux, acides et pauvre en nutriments. Les connaissances acquises en Colombie ont ainsi été appliquées en Afrique, notamment grâce à Ricardo Peña, un doctorant du groupe de Ian Sanders doté d'une bourse de la Confédération. Avec la collaboration de l'International Institute of Tropical Agriculture (Kenya) et du Tanzania Agricultural Research Institute, l'expérience s'est étendue à ces deux pays africains. « Là également, nous avons observé une

altération d'un facteur trois de la quantité de racines de manioc récoltées. Le problème, c'est que ce ne sont pas les mêmes souches de champignons qui ont donné ces résultats, en Colombie et en Afrique... » sourit Ian Sanders. Est-ce dû à leur génétique, dont les variations naturelles sont étudiées à l'UNIL ? Y a-t-il des causes épigénétiques, c'est-à-dire en lien avec les mécanismes réversibles et transmissibles qui modifient l'expression des gènes, mais sans toucher à l'ADN ?

Dans les champs, les racines du manioc sont déjà naturellement colonisées par des champignons mycorhiziens arbusculaires. « Il est surprenant que ceux que nous ajoutons en petite quantité à une communauté fongique existante suscitent une telle réaction ! » s'étonne Ian Sanders. Justement, comment fait-on ? Le professeur sort un sachet de poudre brun-jaune d'une armoire, dans son bureau du Biophore. Vendu par une entreprise tchèque, ce produit est une roche siliceuse légère (la diatomite) dans laquelle se trouvent des spores. « Au moment de planter le manioc, on ajoute un demi-gramme de cette poudre dans le trou. C'est très facile à faire, ce qui est important pour les paysans », précise Ian Sanders. Ensuite, et c'est l'une des difficultés des recherches, il faut attendre la récolte, un an après, pour connaître les résultats de l'inoculation.

Séquestrer le CO₂

« En Colombie, nous avons commencé le projet en nous intéressant à la production de nourriture. Aujourd'hui, nous nous penchons sur les questions de durabilité », note Alia Rodriguez. Les chercheurs savent déjà que l'emploi de champignons mycorhiziens arbusculaires, doués pour dénicher le phosphore dans le sol, permet de réduire l'usage d'engrais par les agriculteurs. De plus, « nous avons quelques indications qui nous permettent de dire que certains champignons améliorent la tolérance du manioc à la sécheresse », ajoute Ian



Alia Rodriguez, professeure à l'Universidad Nacional de Colombia à Bogotá. Ian Sanders, directeur du Département d'écologie et évolution à l'UNIL. Diego Camilo Peña Quemba, doctorant. F. Imhof © UNIL

Sanders. Mais quel est leur effet sur la santé du sol, sa communauté microbienne, sa biodiversité, sa physique? Certaines de ces questions sont étudiées en Colombie.

Doctorant dans le groupe d'Alia Rodriguez, Diego Camilo Peña Quemba vient de passer un an à l'UNIL grâce à une bourse de la Confédération. Il s'intéresse à l'influence de l'inoculation de champignons sur l'érosion des sols, ainsi qu'à leur capacité à séquestrer le CO₂. « L'un des buts de l'agriculture durable consiste à augmenter l'entrée de carbone dans le sol et à en réduire la sortie », note le chercheur, diplômé de l'Universidad Nacional de Colombia. Le fait est peu connu sous nos latitudes, mais l'agriculture tropicale émet bien davantage de CO₂ dans l'atmosphère que celle de nos régions tempérées.

Là encore, les champignons mycorhiziens arbusculaires ont un rôle à jouer. En sous-sol, « leurs hyphes forment un maillage. Ils créent ainsi des agrégats, soit de petites boules composées de minéraux (argile, sable, etc.), d'eau, de matière organique et d'air, qui séquestrent

du CO₂ », explique le chercheur. Le labourage profond, avec de grosses machines, détruit ces structures et libère donc le carbone.

Dans les champs de manioc colombiens, établis à 40 km de Tauramena (centre-nord du pays), Diego Camilo Peña Quemba a pu tester ses hypothèses avec différentes lignées de champignons. Tous les jours pendant deux mois, il a mesuré la respiration du sol en plusieurs lieux. Il s'agit de la quantité de carbone qui circule entre l'air libre et la terre. Le doctorant a pu déterminer que les agrégats d'une taille de 1 à 2 mm sont les plus efficaces pour la séquestration du CO₂. Des résultats obtenus rapidement : « Personne ne pensait que l'on pourrait modifier les caractéristiques du sol en une année, soit le temps d'un cycle pour le manioc. » Aujourd'hui, le défi consiste à trouver le champignon qui peut à la fois améliorer la productivité du manioc et former des agrégats de la bonne dimension.

En plus de leurs aspects scientifiques, les travaux menés par Alia Rodriguez, Ian Sanders

et leurs équipes sur trois continents comportent des aspects sociaux et politiques. « Cela prend toujours du temps de trouver les bons collaborateurs, de comprendre comment fonctionne le pays et d'en saisir les mentalités », note le directeur du DEE.

Enfin, leurs recherches concernent beaucoup de monde. Comme l'indique la FAO, le manioc constitue l'alimentation de base pour 800 millions de personnes. Originaire de Yopal, une ville située à deux heures de route du lieu des expériences en Colombie, Diego Camilo Peña Quemba confirme que cette plante-racine, appelée *yuca* dans son pays, figure tous les jours au menu sous une forme ou une autre. Le chercheur évoque les *arepas*, des galettes rondes que l'on peut accommoder à l'infini. Grillées, avec un peu de fromage dans la pâte, c'est fameux.

➤ [Davantage d'informations sur people.unil.ch/iansanders](https://people.unil.ch/iansanders)

Les secrets des fibules cruciformes

Le doctorant Cédric Cramatte consacre sa thèse aux agrafes qui fixaient jadis le manteau des personnes d'importance dans l'Empire romain. Son étude ouvre la voie à une nouvelle compréhension des lieux de pouvoir de l'Antiquité tardive.

Lysiane Christen

Chez les Romains, la fibule cruciforme symbolisait le statut d'une personne. En bronze, en argent ou en or, elle servait à fixer le manteau sur la tunique. Retrouvée régulièrement lors de fouilles, elle pourrait apporter de nouveaux indices sur la répartition géographique du pouvoir aux derniers siècles de l'Empire. C'est ce que montrent les recherches menées par le doctorant Cédric Cramatte qui, après en avoir découvert

plusieurs fragments sur une fortification de la ville française de Mandeuve, dont il dirigeait les fouilles, a choisi de consacrer sa thèse à cet objet. Son étude est dirigée par Michel Fuchs, professeur associé à l'Institut d'archéologie et des sciences de l'Antiquité, ainsi que François Baratte, professeur à l'Université Paris-Sorbonne.

«Souvent délaissées par l'archéologie, les fibules cruciformes ne sont pourtant pas rares. Couplées à d'autres indices, comme des éléments de ceintures, elles apportent des informations inédites sur les sites dont elles proviennent», explique le chercheur, qui dénonce une tendance à attribuer trop facilement ces objets à des militaires romains. «En creusant un peu, j'ai vu que la réalité était beaucoup plus complexe. Certaines études montrent que le cercle des porteurs s'est élargi à plusieurs catégories de personnes, mais elles n'indiquent pas les phases précises de cette évolution.»

Décidé à y voir plus clair, le doctorant s'est lancé dans une entreprise titanesque : établir un corpus exhaustif des représentations de fibules cruciformes à l'échelle de l'Empire et effectuer une étude de cas en répertoriant toutes celles provenant de deux anciennes provinces, la *Maxima Sequanorum* et les *Alpes Poeninae* – qui correspondent à l'actuel Valais et une partie du plateau suisse, de la Franche-Comté et du sud de l'Alsace. Parti une année à Rome à la recherche de documents, il a également consulté toutes les collections et les services archéologiques de Suisse ainsi que ceux de certains départements français, fouillé le web, examiné les catalogues d'exposition et surveillé le marché des antiquités...

Au final, Cédric Cramatte a réuni 150 références – dont 100 découvertes par ses soins – et constitué trois inventaires différents comprenant chacun entre 120 et 550 objets.

Du soldat romain aux rois germaniques

Gravées sur des stèles ou des intailles, peintes sur des murs de tombe ou figurées sur des mosaïques, les représentations de fibules livrent des informations précieuses sur la période et le nom de leurs possesseurs. À la lumière des inventaires constitués, ces indices ont permis au chercheur de réaliser une étude socioculturelle complète. «Cet insigne ne marque pas seulement une distinction de classe, mais aussi de statut. D'abord réservés aux militaires, puis ensuite aux fonctionnaires avant d'être restreints aux seuls officiers, ces objets n'ont finalement appartenu qu'à des personnes de haut rang dès la fin du IV^e siècle, offerts enfin par l'empereur à des rois germaniques», explique-t-il.

Un outil à exploiter

Permettant de mieux cerner les catégories de personnes qui la portaient, la fibule cruciforme pousse Cédric Cramatte à s'interroger sur la nature des lieux fouillés. «Pourquoi en retrouve-t-on beaucoup dans certaines zones frontalières et peu dans d'autres ? Sont-elles le signe d'un camp militaire ou d'une ville fortifiée ? Ne révéleraient-elles pas plutôt l'existence d'un centre de pouvoir régional lorsqu'on les découvre en nombre dans une villa romaine ? Toutes ces questions doivent se poser», conclut-il.

Le chercheur a déjà fait quelques trouvailles. L'une d'elles concerne Olino, lieu de résidence d'un chef militaire dont l'existence est connue par un texte daté de la fin du IV^e siècle. «Jusqu'à présent, nous n'avions aucune idée de son emplacement. Or je suis désormais persuadé de savoir où il se cache», se réjouit le doctorant, évoquant une concentration anormale de fibules à cet endroit.

 people.unil.ch/cedriccramatte



Cédric Cramatte est également directeur de fouilles archéologiques en France et en Suisse. F.Imhof © UNIL

La Commission européenne soutient un projet piloté à l'UNIL en vue de contrer le déclin de la confiance entre différents acteurs sociaux et politiques. Explications avec les deux professeurs concernés.

Restaurer la confiance

Nadine Richon

La Suisse et l'Europe, les différents membres de l'Union européenne et les institutions communautaires, l'UE et d'autres pays, notamment le Royaume-Uni post-Brexit, le niveau national et celui des régions, les instances publiques de régulation et les grandes entreprises privées régulées, les politiques, les tribunaux, les médias, les consommateurs, les citoyens... Autant de protagonistes impliqués qui entretiennent les uns avec les autres des relations complexes, voire antagonistes, et à de multiples niveaux. À l'heure où la confiance envers les acteurs politiques établis paraît décliner, le projet européen porté à l'UNIL par les professeurs Martino Maggetti et Ioannis Papadopoulos se propose d'analyser plusieurs facettes des rapports de confiance-méfiance. Il ambitionne d'apporter ainsi aux décideurs des éléments de diagnostic et des pistes pour améliorer le fonctionnement des systèmes de régulation et renforcer leur légitimité dans trois secteurs clés : la finance, la sécurité alimentaire et la protection des données.

Améliorer les régulations

Cette recherche d'envergure en sciences sociales, qui débutera en janvier 2020, sera financée par l'Union européenne à hauteur de trois millions d'euros sur trois ans et demi. Comme le souligne ses auteurs, ce projet monté à l'UNIL avec huit partenaires académiques est arrivé premier parmi 33 propositions évaluées dans le cadre du programme européen pour la recherche et le développement Horizon 2020 dans le domaine de la gouvernance, qui va en soutenir trois. L'un des partenaires est israélien, les autres proviennent de divers pays européens (Belgique, Espagne, Pays-Bas, Allemagne, Pologne, Norvège et Danemark). « Nous pouvons dire que ce sont là les meilleurs spécialistes des questions de régulation en Europe », précise Ioannis Papadopoulos. Il s'agit du projet européen de plus grande ampleur jamais géré au sein de la Faculté des sciences sociales et politiques.

Que feront les pilotes suisses de TiGRE (*Trust in Governance and Regulation in Europe*) ?



Martino Maggetti est l'un des protagonistes de cette recherche d'envergure pilotée à l'UNIL, et financée par l'UE pour améliorer ses régulations dans les domaines de la finance, de la sécurité alimentaire et de la protection des données. F. Imhof © UNIL

« Nous allons mener nos propres recherches en Suisse et dans d'autres pays, et nous coordonnerons le réseau puisque nous sommes chargés de l'intégration des différents résultats récoltés et analysés par nos partenaires », explique Martino Maggetti. Il s'agit bien d'un TiGRE bigarré : par la diversité des pays concernés, mais aussi celle des disciplines rassemblées – la science politique, le droit, l'administration publique, l'économie, la psychologie sociale ou encore les sciences de la communication – et des méthodes utilisées : enquêtes par questionnaires, entretiens qualitatifs, expériences, focus groups, étude de documents législatifs et de rapports officiels ou non, analyse de discours médiatiques...

Des crises et des risques

« Nous devons développer des indicateurs ainsi que des scénarios, et élaborer des recommandations pour les instances publiques qui

nous financent, dans un contexte de perte de confiance liée aux crises, en particulier dans les secteurs financier et alimentaire, aux risques associés à l'intelligence artificielle et au *big data*, voire aux conflits qui peuvent surgir ces prochaines années », résume Ioannis Papadopoulos. Lui-même travaille depuis 30 ans à l'UNIL dans le domaine des politiques publiques et de la politique suisse et comparée, alors que son collègue Martino Maggetti, engagé en 2014, enseigne notamment dans le cadre du Master PMP en politique et management publics. Tous deux sont membres du Lagape à l'Institut d'études politiques (Laboratoire d'analyse de la gouvernance et de l'action publique en Europe). Ils ont un peu plus de trois ans et de multiples étapes à franchir pour lancer, coordonner et présenter les diverses facettes de cette recherche originale à plus d'un titre, qui témoigne de l'ancrage scientifique européen très fort de la Suisse et de l'UNIL en particulier.

Elle tient une forme olympique

Multiple championne du monde de ski freestyle, Virginie Faivre préside le comité d'organisation des Jeux olympiques de la jeunesse d'hiver Lausanne 2020, qui se dérouleront du 9 au 22 janvier et dont l'UNIL est une partenaire institutionnelle.

Francine Zambano

«**V**irginie Faivre fait partie de l'ADN de Lausanne 2020 », a déclaré Ian Logan, patron des Jeux olympiques de la jeunesse, lors de la nomination en janvier de cette ancienne sportive d'élite à la présidence du comité d'organisation des Jeux, dont le village olympique se situe sur le campus de Dorigny. Plus de 1800 athlètes et accompagnants seront hébergés dans le Vortex. Multiple championne du monde de ski freestyle, Virginie Faivre, 37 ans, a pris sa retraite sportive il y a deux ans en raison de séquelles dues à une mauvaise chute. C'est visiblement en pleine forme qu'elle nous reçoit à Lausanne, dans les locaux d'une agence qui gère la communication de l'événement.

Cela fait huit mois que vous êtes à la présidence du comité des Jeux olympiques de la jeunesse Lausanne 2020, comment le vivez-vous ?

Virginie Faivre: Le temps passe très vite, nous ne sommes plus qu'à quatre mois de l'événement. Nous sommes confiants et évoluons dans une dynamique positive mais il ne faut pas se relâcher. Pour moi, c'est un apprentissage au quotidien. Depuis plusieurs années maintenant, le CIO a cette volonté d'engager d'anciens athlètes en reconversion pour pouvoir bénéficier de leur expérience. Le président de Paris 2024, Tony Estanguet, est aussi un ancien sportif d'élite jeune et dynamique. Ma nomination a été une opportunité de rajeunir le comité d'organisation.

Vous avez démarré dans des conditions difficiles suite au décès brutal de Patrick Baumann et à vos problèmes de santé.

Oui. Ça n'a pas été simple au début. Il a fallu tout de suite se mettre à l'ouvrage, l'ancien président Patrick Baumann a fait un travail extraordinaire, j'ai eu de la chance de pouvoir reprendre derrière lui ce projet qui se porte extrêmement bien. J'ai l'expérience des événements. Même si y participer, c'est une chose, les organiser, c'en est une autre. Depuis la fin

de ma carrière sportive, j'ai travaillé pour la Fondation de l'aide sportive suisse, je possède un CAS en management du sport que j'ai fait à l'IDHEAP (*Institut de hautes études en administration publique de l'UNIL*, ndlr). J'ai également commencé un Master en management du sport. Je sais aussi très bien comment fonctionnent les fédérations internationales et nationales, j'ai un important réseau dans le milieu des sports d'hiver, ce qui est intéressant pour mener à bien ma fonction.

Quel est le plus gros challenge de ces Jeux ?

Ces Jeux sont le deuxième plus gros événement multisport hivernal du monde, il y a beaucoup de paramètres, de parties prenantes, c'est donc très complexe à mettre sur pied, même si nous avons en Suisse une grande expérience en la matière. Nous savons organiser les manifestations sportives internationales. Mais ces jeux, avec 8 sports, 16 disciplines et 81 épreuves dans trois cantons et deux pays sont d'une envergure inhabituelle, même ici en Suisse. Le défi est donc assez élevé, nous essayons d'innover.

L'UNIL contribue avec d'autres institutions au développement et à la mise en œuvre du programme éducatif pour les athlètes des Jeux. Que pensez-vous de ce partenariat ?

Nous sommes extrêmement reconnaissants envers l'UNIL. L'essence même de ces Jeux, c'est effectivement de mettre en avant la formation. Il y a tout ce savoir-faire de l'UNIL qu'on aimerait transmettre à travers des conférences, des forums. L'idée est aussi de dévoiler toutes les forces de frappe que nous possédons en Suisse romande grâce notamment aux nombreuses structures sportives. Cette Suisse, qui est jeune et dynamique, nous avons envie de la faire connaître au monde entier, qui nous connaît pour beaucoup de choses, mais pas forcément celles-ci. C'est formidable d'avoir le village olympique au sein du campus dans l'iconique Vortex, qui va devenir un logement pour les étudiants. C'est extrêmement fort de voir ces symboles et cet héritage qu'on pourra laisser en commun aux futures générations. Les étudiants vont aussi

vivre ces Jeux, il y a beaucoup de programmes mis en place pour eux avec les hautes écoles.

Quels éléments vous permettront de dire que ces Jeux seront réussis ?

C'est très subjectif. Certains comptent sur une forte fréquentation, d'autres souhaitent avant tout que les compétitions se déroulent sans encombre. Pour moi, c'est un mélange de tout ça. Mais ce qui me tient le plus à cœur, c'est de réveiller des vocations. Les épreuves se passeront bien, nous n'avons aucun doute là-dessus. Nous avons mis en place des infrastructures qui permettront aux athlètes de montrer le meilleur d'eux-mêmes. Je me réjouis de voir à quel niveau nous allons monter sur le pan sportif. Après, j'aimerais réussir à faire briller des étoiles dans les yeux des jeunes, qu'ils pratiquent un sport amateur ou d'élite. Je souhaiterais aussi leur donner envie de travailler dans le milieu sportif et mettre en évidence tous ces métiers du sport qui font vivre l'économie de notre ville, de notre canton. Et pourquoi ne pas voir émerger de futurs organisateurs d'événements ?

Quelles sont vos attentes au niveau de la participation du grand public ?

Nous attendons surtout des familles, des jeunes qui viendront voir les épreuves et vibrer avec l'esprit olympique. Ce qui me touche, c'est cette émotion que le sport peut amener. Et là, pour une fois, la flamme olympique est à la maison ! J'espère que la population va vouloir vivre cette belle aventure avec nous, qu'elle participera au plus près à ces Jeux et aux émotions qu'ils vont susciter. Que ce soit de l'intérieur pour les bénévoles mais aussi en tant que spectateurs de l'énorme offre d'activités que nous proposons.

Vous avez été une grande athlète. Ça ne vous manque pas, toutes ces émotions générées par le sport de haut niveau ?

Ça a été très difficile de prendre ma retraite. Mais je revis ces émotions dans le cadre de ma fonction à Lausanne 2020 : cette pression, comment gérer le temps imparti, nous avons



Virginie Faivre, ancienne sportive d'élite aujourd'hui très impliquée dans l'organisation des Jeux olympiques de la jeunesse Lausanne 2020. F. Imhof © UNIL

une échéance, nous devons livrer des Jeux à telle date, c'est comme un athlète qui doit être prêt le jour J dans les meilleures conditions possibles. Je suis quelqu'un de très émotif, je vis les choses à fond, je participe depuis le début à ce projet, nous nous sommes battus pour ramener cette flamme.

Vous accompagnez les jeunes talents dans le cadre de votre activité à la Fondation de l'aide sportive suisse. Le système de formation vaudois soutient-il suffisamment les sportifs d'élite ?

Vaud est l'un des cantons qui soutient le mieux le sport d'élite. L'UNIL offre un aménagement pour les athlètes de haut niveau. Après, on peut toujours faire mieux. 80 % des sportifs en Suisse gagnent en moyenne 15'000 francs par année en revenus de sponsoring. C'est difficile de vivre avec cela. Il faudrait aller dans le sens de ce qui se fait aux États-Unis. Ils mettent le sport sur un piédestal. Dans la culture suisse, le sport d'élite n'est pas reconnu comme un métier. On m'a toujours

demandé: « Mais vous faites quoi dans la vie en dehors du ski ? »

Vous souhaiteriez donc que la pratique professionnelle du sport soit reconnue comme un métier en Suisse ?

Oui. Il faut un système de formation qui soit vraiment reconnu. Nous avons eu la volonté lors de la candidature de mettre sur pied un CFC de sportif d'élite, de montrer qu'un athlète de haut niveau travaille comme une minientreprise. Il doit apprendre à gérer différents paramètres: la logistique, la communication, les finances. Il faudrait pouvoir valoriser ces compétences. On va dans ce sens, cela va prendre du temps et ça commencera avec ces Jeux qui vont peut-être réveiller les consciences.

De votre côté, comment avez-vous mené en parallèle votre formation et votre carrière sportive ?

C'était assez complexe car je voulais faire des études dans le milieu de la santé, je m'étais

présentée à Lausanne pour une formation de psychothérapeute mais il fallait être à 100 % sur les bancs de l'école. Les grandes compétitions se déroulaient toujours pendant les périodes d'exams. J'ai dû faire un choix. Je me suis donc tournée vers des études par correspondance dans le management du sport.

Sportive d'élite, présidente du comité, qu'allez-vous faire après ces Jeux ?

En ce moment c'est déjà tellement intense que je ne veux pas me rajouter une montagne en me posant cette question. C'est ce que j'ai appris dans ma carrière de sportive. Mon seul objectif, c'est janvier 2020.



**lausanne2020.sport
unil.ch/lausanne2020**



PRISE DE DÉCISION

Un cycle de conférences
publiques organisé
dans le cadre de
l'enseignement
« La recherche dans
tous ses états »

Les mercredis
du 16 octobre au 20 novembre 2019
de 17h 15 à 18h45
Bâtiment Amphimax
Salle 414

Organisation : Delphine Preissmann
(FBM, Sciences au carré, delphine.preissmann@unil.ch)
Infos : unil.ch/sciencesaucarre

Unil
UNIL | Université de Lausanne
(Sciences)²

Simple et efficace

L'UNIL se dote d'une nouvelle Division calcul et soutien à la recherche (DCSR) pour ses chercheurs. Cette infrastructure à haute performance est rattachée au Centre informatique, dirigé par Adriano Barenco.

Francine Zambano

Jusqu'en juin de l'an dernier, l'UNIL plaçait une grande partie de ses billes de capacité de calcul dans Vital-IT, créée par le SIB (Institut suisse de bioinformatique). « En raison de divers problèmes administratifs, l'Université a décidé de se retirer de Vital-IT, explique Adriano Barenco. S'est alors posée la question de savoir ce qu'on allait faire pour soutenir la recherche à l'UNIL », poursuit le directeur du Centre informatique (Ci). Alors que Vital-IT répondait principalement aux besoins de calculs des sciences de la vie, l'idée est rapidement venue de créer une capacité de calcul et de stockage pour les chercheurs de toutes les facultés.

Il était donc nécessaire de concevoir une plateforme et une division technique mais aussi de consulting et de support aux chercheurs. « Décision a été prise par la Direction d'inclure la nouvelle Division calcul et soutien à la recherche (DCSR) au Ci, qui possède déjà les infrastructures nécessaires en matière de stockage et de réseau par exemple, poursuit Adriano Barenco, à la tête du Ci depuis janvier 2019. Un de mes premiers mandats a donc été la mise en place et la gestion de cette division. »

La problématique du stockage des données a beaucoup compté dans la réflexion menée par le Ci. « La quantité des données générées dans la recherche est de plus en plus significative », explique Adriano Barenco. Avant, les facultés mettaient souvent en place des capacités de stockage *ad hoc*. Il n'y avait pas de politique générale en la matière au niveau de l'UNIL. Il a fallu également réfléchir au stockage des données sensibles et personnelles qui n'étaient

pas vraiment centralisées. « Il faut donc une gouvernance pour gérer toutes ces données, poursuit le directeur du Ci. Nous avons dû construire aussi les aspects de facturation. Au niveau de l'UNIL, une nouvelle directive précise maintenant que toute recherche doit être associée à un projet. Une partie des coûts sera

infrastructure. « Petit à petit, nous allons mettre du matériel d'information à disposition de toutes les facultés. L'idée est aussi d'aider les chercheurs à utiliser ces nouveaux outils de calcul à haute performance. C'est un changement d'état d'esprit également dans la manière de programmer. Ce pôle de support est là pour cela. » Cinq personnes y travailleront : deux sont déjà sur place et les trois autres sont en procédure de recrutement. Il s'agit de consultants qui aideront les chercheurs à démarrer et à utiliser tout le potentiel qu'offre l'environnement de calcul.

« Nous n'avons pas pour vocation à travers le DCSR de rivaliser avec des centres plus significatifs comme ceux de l'EPFL ou de Lugano », précise encore Adriano Barenco. L'objectif de la division est de donner aux chercheurs une plateforme à laquelle ils ont un accès extrêmement simple et efficace. La division possède des ressources assez importantes. Le Ci s'attend à ce qu'une partie significative des demandes de chercheurs soient couvertes. « En cas de nécessité, nous leur donnerons

aussi la possibilité de transférer facilement les charges de calcul à des plateformes qui ont de plus fortes capacités. »

Soutien et formation

La division propose aussi un pôle de soutien aux chercheurs dans différents domaines de pointe tels que l'optimisation de code informatique ou le machine learning. Elle va également couvrir les aspects de formation. Le Ci a déjà mis en place des cours qui ont été dans un premier temps adaptés à la FBM, qui perdait son environnement de calcul et peut ainsi continuer à travailler sur la nouvelle

Au total, la Division calcul et soutien à la recherche de l'UNIL comptera neuf personnes : cinq consultants et quatre collaborateurs pour la partie technique et administrative. « Soit la cellule grandira, soit elle diminuera, conclut Adriano Barenco. Nous verrons en fonction des besoins. Mais le calcul tient une telle importance que je pense que l'on va aller vers la croissance. »



Adriano Barenco, à la tête du Centre informatique depuis janvier 2019. F.Imhof@UNIL

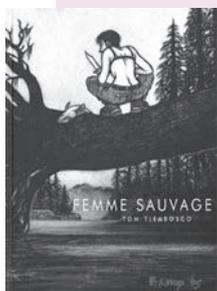
COUP DE CŒUR



de Lysiane Christen

QUAND LE MONDE URBAIN S'EFFONDRE...

Voilà un roman graphique qui risque de fasciner les adeptes de la vie dans les bois ou ceux qui s'inquiètent pour l'avenir de notre planète. Dans son ouvrage présenté au festival BDFIL à Lausanne le mois dernier, le Genevois Tom Tirabosco exprime sans détour son sentiment par rapport à notre époque. Pour lui, le désastre écologique et sociétal arrive demain. Et l'histoire qu'il imagine commence avec l'effondrement de notre monde, dévasté par le dérèglement climatique et les outrances du capitalisme.



Les premières pages nous plongent dans une métropole des États-Unis, alors en proie à la guerre civile. Une jeune militante décide de quitter définitivement son pays et le mode de vie urbain pour rejoindre, à pied, des membres de la rébellion réfugiés dans les forêts

du Yukon, au Canada. Munie de son sac à dos, la jeune femme – nous ne connaissons jamais son nom – commence un long périple à travers les montagnes, véritable quête initiatique durant laquelle elle apprendra à survivre seule dans la nature. Entre récit intimiste et conte apocalyptique, à la frontière du mystique et du fantastique, *Femme sauvage* fait écho aux inquiétudes d'une époque et d'une génération. À travers une héroïne touchante et déterminée, son auteur, qui s'illustre depuis près de 20 ans dans l'art de la bande dessinée, rend hommage aux femmes, qu'il dépeint comme plus à l'écoute de la nature.

Par un trait épais en noir et blanc et des dégradés de gris qui fécondent notre imagination, Tom Tirabosco met en contraste le désir de renouer avec la vie sauvage et sa rudesse. Il représente une nature à la fois merveilleuse et dangereuse, à travers sa technique originale du monotype – une empreinte d'encre sur du caoutchouc. Rythmés et peuplés d'arbres et d'animaux, ses dessins prennent parfois toute la page. N'hésitez pas à vous y perdre, vous risquez d'entendre le cri d'une chouette, le bruit de la pluie ou le grondement d'un ours.

Tom Tirabosco, *Femme sauvage*, Éditions Futuropolis, 2019

Le tac au tac d'Olivier Ribaux

Par Francine Zambano

Si vous étiez une découverte en matière de traces?

J'appartiendrais à la famille des traces qui permettent d'exonérer/exclure un suspect.

Si vous étiez une preuve scientifique irréfutable?

Ça n'existe pas en science forensique.

Si vous étiez un réseau social?

Le réseau social de mes amis, hors Internet.

Votre film préféré?

Midnight Express. La musique passait bien au camp de ski de l'école secondaire à la fin des années 70.

Votre série télé préférée?

Je ne tiens pas jusqu'au bout d'un épisode des *Experts*. J'admets que sur un week-end la saison 1 de *Wire* (Sur écoute) m'a scotché et m'a rappelé des situations opérationnelles.

Petit, vous vouliez être...

Je crois que je voulais faire plutôt qu'être. Ce n'est peut-être pas un hasard si aucun des six postes de travail que j'ai occupés n'entraîne dans un schéma professionnel standard.

La plus importante découverte de toute l'humanité?

La lampe *polilight* qui permet de détecter des traces latentes sur une scène de crime. Surtout parce que je respecte beaucoup ses inventeurs.

Ce que vous appréciez particulièrement à l'UNIL?

La vue depuis mon bureau et le fait que l'UNIL favorise le développement de



Olivier Ribaux, directeur de l'École des sciences criminelles. F. Imhof © UNIL

disciplines, comme les sciences criminelles, hors des carcans habituels.

Ce que vous appréciez le moins?

Le site pendant les vacances: le contraste avec les périodes de cours est déstabilisant.

Si vous aviez une baguette magique?

Pas besoin de baguette magique, juste d'un ou deux coups de pouce pour faire avancer des dossiers importants pour l'ESC.

Qui suis-je?

concours



F. Imhof © UNIL

Noémie Bovy, de l'Institut des sciences du sport de l'Université de Lausanne (ISSUL), a reconnu **Dominique Vinck** et remporte donc le tirage au sort.

Qui se cache derrière: INVITÉ – DUBOCHET – ASTROPHYSICIEN?

Merci d'envoyer vos suggestions à uniscopes@unil.ch

Un tirage au sort sera effectué parmi les bonnes réponses. L'heureux-euse gagnant-e se verra offrir un objet de la boutique UNIL.

Impressum ISSN 1660-8283 | Uniscopes, p.p. 1015 Lausanne | Unicom, service de communication et d'audiovisuel | Tél. 021 692 20 70, fax 021 692 20 75 | uniscopes@unil.ch, www.unil.ch | Editeur **Unicom, Université de Lausanne** | Directeur d'édition **Philippe Gagnebin (Ph.G.)** | Rédactrice en chef **Francine Zambano (F.Zo)** | Rédaction **Lysiane Christen (L.C.) + Noémie Matos (N.M.) + Nadine Richon (N.R.) + David Spring (D.S.)** | Direction artistique **Edy Ceppi** | Graphisme et mise en page **Joëlle Prox** | Correcteurs **Marco Di Biase + Fabienne Trivier** | Photo couverture **Félix Imhof** | Impression **PCL Presses Centrales SA** | Arctic Volume White 90 gm², sans bois | Photolitho **Images3 Lausanne** | Publicité **Go! Uni-Publicité SA** à Saint-Gall tél. 071-544 44 70, marina.bokanovica@go-uni.com

Les propos tenus dans *l'uniscopes* n'engagent que leurs auteur-e-s.

